
Une année sous le signe de Barthes

Philippe Artières



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1137>

DOI : 10.4000/elh.1137

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2016

Pagination : 241-244

ISBN : 978-2-271-09325-7

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Philippe Artières, « Une année sous le signe de Barthes », *Écrire l'histoire* [En ligne], 16 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1137> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1137>

Une année sous le signe de Barthes

La commémoration des grandes figures intellectuelles du xx^e siècle à l'occasion de l'anniversaire de leur disparition – suivant leur degré de notoriété, dix, vingt, vingt-cinq ou cinquante ans après –, de la publication d'un inédit ou de la réédition d'un grand livre, ou, le plus souvent, à l'occasion du centenaire de leur naissance, est désormais une figure récurrente de la vie intellectuelle française. À l'âge du tout-mémoire, on célèbre ainsi nos penseurs souvent morts, parfois vivants, pour souligner « toute l'actualité de leur pensée ». Il y eut Sartre en 2005, Lévi-Strauss en 2008, Ricœur en 2013, Foucault et Derrida en 2014.

Cette année du centenaire de la naissance de Roland Barthes était donc attendue, d'autant que cet auteur avait été en 2002 l'objet d'une importante exposition au Centre Pompidou, par laquelle les commissaires Marianne Alphant et Nathalie Léger avaient déjà déplacé le regard sur R/B; de même, la publication du *Journal de deuil* (celui de sa mère) avait en 2009 apporté aux plus fins lecteurs une nouvelle pièce à l'opus. Comment, en 2015, réinventer l'auteur des *Mythologies*? Comment sortir l'œuvre de Barthes

de la case du « classique » dans laquelle elle était très vite tombée, pour montrer et déployer l'originalité de cette pensée, ses multiples dimensions et aussi sa formidable complexité?

Ce souci fut partagé à la fois par d'anciens disciples du maître, des chercheurs ne l'ayant pas connu ou encore des artistes contemporains, qui avec adresse évitèrent presque toujours le piège de l'embaumement et celui, pire encore, de la résurrection. Barthes est même devenu un personnage de fiction policière; il est presque certain que le roman de Laurent Binet *La Septième Fonction du langage*, bien que récompensé par un prix, n'est pas autre chose qu'une pochade opportuniste. Heureusement, de nombreux essais sont également parus qui ont enrichi l'analyse de l'œuvre, par des contemporains de Barthes ou par des auteurs plus jeunes: des monographies de Philippe Sollers, Chantal Thomas, Thomas Clerc; des numéros de revues (*Critique* par exemple)... Bien que très utiles, ces parutions sont des figures obligées d'un tel événement. Il est aussi une dimension non négligeable à noter: l'État français a été l'une des chevilles ouvrières de ces commémorations

(avec trois ministères mobilisés), l'ayant droit, le frère de Barthes, Michel Salzedo, a fait preuve d'une grande générosité, tandis que les éditions du Seuil s'y sont extraordinairement investies, offrant une diversité d'ouvrages et également une magnifique nouvelle édition du cours de Barthes au Collège de France sur *La Préparation du roman* (annoté par Nathalie Léger et Éric Marty).

Il ne fait aucun doute que l'un des éléments décisifs de la réussite de ce centenaire est la publication d'une biographie littéraire de Barthes par la chercheuse et écrivaine Tiphaine Samoyault. On souligne rarement l'importance pour un auteur, fût-il de l'importance de celui qui écrit *Fragments du désir amoureux*, de rencontrer un biographe capable non pas seulement de restituer le parcours d'un homme, mais de faire œuvre de cette vie. Samoyault y est parvenue à la fois avec un travail précieux d'érudition (l'imposant massif des archives Barthes est à la Bibliothèque nationale, après avoir été hébergé à l'IMEC), et en s'affirmant comme une lectrice-écrivain, proposant un vrai point de vue.

Samoyault, qui s'est aussi plongée très longuement dans la littérature secondaire (devenue énorme depuis la mort du grand homme en 1980), souligne entre autres, comme jamais précédemment à notre connaissance, la place de l'histoire chez Barthes, en particulier l'omniprésence de Michelet, que Barthes révèle en 1954 avec le *Michelet par lui-même*, livre dont il dit en 1977 que «c'est le livre de [lui qu'il] supporte le plus et dont on parle le moins». La biographe, dans un chapitre décisif et central de son ouvrage (p. 275 et suiv.), explique ce que cet historien du XIX^e siècle a offert au penseur: d'une part, une ouverture

intellectuelle qui lui a donné la possibilité de sortir du terrain exclusif de la littérature pour s'intéresser aux sans-voix et aux classes laborieuses (Marx); d'autre part, la matrice d'une approche sensible du monde: des thèmes, «mots ou images placés en réseau», écrit Samoyault (silex, poisson, cygne, caillou, bouc, camélia, ogive...). Enfin, ce livre sur Michelet oblige méthodologiquement Barthes à un déplacement vers l'usage d'archives, de matériaux (notamment la photographie) pour inventer «une littérature très animée et très visuelle». Le riche *Album* publié par Éric Marty (au Seuil aussi), qui rassemble des inédits et autres correspondances (en particulier des échanges avec Philippe Rebeyrol, camarade de lycée et ami d'une vie), livre aussi des pièces intéressantes sur la réception du livre de Barthes sur Michelet. Il s'agit par exemple d'une lettre inédite de Genet (1955); l'auteur du *Journal du voleur* écrit ainsi: «Sous un tel éclairage [...], j'avais vraiment l'impression de remonter à la nage non seulement les humeurs et le sang de Michelet mais les humeurs et le sang de l'Histoire.» Le philosophe Bachelard, dans une lettre d'avril 1954, enthousiaste après la lecture du *Michelet*, dit son impatience à lire le journal de l'historien et ajoute: «Il faudra alors partir de vous, de vos tables, de vos instantanés, de vos nourritures pour lire avec fruit les confidences d'un grand Vivant.»

Si l'on élargit à nouveau la focale, on observe que, lors de ce centenaire, Barthes, dont on oublie souvent qu'il appartient à la diplomatie française, est devenu du monde entier, alors que paradoxalement les corpus qui furent au centre de son travail appartiennent pour leur presque totalité à la culture française (Balzac, Racine, Sade, Réquichot...); une

multitude de colloques se sont tenus, rassemblant des chercheurs internationaux mais aussi locaux à New York, Tokyo, La Paz, Zagreb, São Paulo, Tartu, Lisbonne, Minsk, Cardiff... En France, de son lieu de naissance, Cherbourg, avec un colloque sur « Barthes et la photographie », à son lieu d'enseignement, le Collège de France, avec un prestigieux symposium, les manifestations scientifiques furent nombreuses. Mais doit-on s'en étonner ? Ce phénomène ne fait que confirmer l'extraordinaire diffusion et inscription de la pensée de ces auteurs français des années 1960-1970 dans le paysage intellectuel mondial, avec des écarts de réception et d'usage très variables. Il est difficile de saisir, même au regard des programmes de ces manifestations, ce qui fait la spécificité du regard latino-américain ou centre-européen sur Barthes en 2015. On sait l'intérêt du Japon pour celui qui écrivit sur *L'Empire des signes*; mais des travaux sur le Japon contemporain ont-ils été menés dans une perspective barthesienne, il est difficile de le dire.

Plus repérable est à mes yeux, en observant de France cet événement mondial, la manière dont le champ non universitaire s'est emparé de cette œuvre pour en user. Moins visible que les grands rassemblements, qui pour certains semblent avoir été plus l'occasion de dire l'admiration pour le maître que d'ouvrir de nouvelles pistes à partir de ses travaux, on a

observé une infusion de Barthes dans le travail d'artistes contemporains dans un rapport, là encore, à l'histoire. Au-delà des recherches de Barthes sur la peinture ou de son intérêt pour tel ou tel artiste (Mark Tobey, Cy Twombly), de l'étude de son esthétique notamment par un travail rigoureux de Magali Nachtergaele (*Roland Barthes contemporain*, M. Milo, 2015), il y a en effet un usage de Barthes très stimulant. Par exemple, le belge Vincent Meessen réalise une magnifique installation intitulée *My Last Life*; dans un film, *Vita nova*, explorant un terrain délaissé par la critique et les commentateurs, Meessen met en circulation de façon inédite les figures coloniales qui traversent les écrits, mais aussi la vie de Barthes. Son grand-père Louis-Gustave Binger n'est-il pas cet explorateur qui offrit à la France la Côte-d'Ivoire ? L'artiste met en écho un ensemble de personnages qui habitent les textes de Barthes – de l'enfant de troupe africain saluant le drapeau français au blondinet Bichon, enfant-roi chez les nègres. Meessen inscrit Barthes dans l'histoire, cette fois celle de nos colonies. Et si l'on se souvient que Barthes refusa de signer le manifeste des 121 au cours de la guerre d'Algérie, l'artiste de 2015 nous donne à voir une autre figure de l'intellectuel, « le dissident », comme Barthes aimait à se définir, une figure qui navigue entre l'intime et le social, interrogeant l'un et l'autre avec la même force.

Bibliographie

- BARTHES Roland, *Album. Inédits, correspondances et varia*, éd. établie et présentée par Éric Marty, Éd. du Seuil, 2015.
 BARTHES Roland, *Journal de deuil. 26 octobre 1977-15 septembre 1979*, texte établi et

- annoté par Nathalie Léger, Éd. du Seuil (Fiction & Cie), 2009.
 BARTHES Roland, *La Préparation du roman. Cours au Collège de France, 1978-1979 et 1979-1980*, nouv. éd., texte annoté par

Nathalie Léger et Éric Marty, Éd. du Seuil, 2015.

MARTY Éric, *Roland Barthes, le métier d'écrire*, Éd. du Seuil (Fiction & Cie), 2006.

SAMOYAUULT Tiphaine, *Roland Barthes*, Éd. du Seuil (Fiction & Cie.), 2015.